

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 3

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

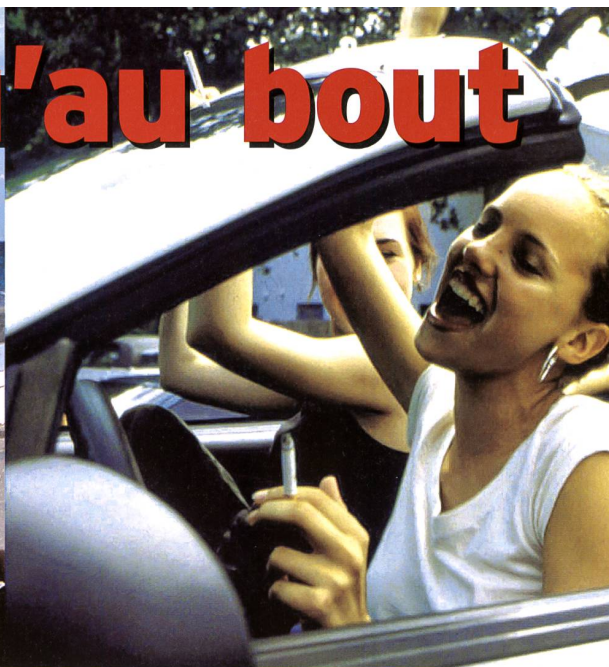
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jusqu'au bout



Une bande de jeunes qui fait froid dans le dos

«Bully» de Larry Clark

«Bully», troisième film de Larry Clark, est tiré d'un atroce fait divers: le meurtre d'un adolescent, en Floride, par une bande de son âge, dont son meilleur ami. L'univers noir et désenchanté du réalisateur de «Kids».

Par Jean-Sébastien Chauvin

«**B**ully», c'est comme si «Kids» était devenu «Teens»¹ et que rien n'avait changé. Le film commence par la description – entre nonchalance, désœuvrement et drague commentée – d'adolescents identiques à ceux de «Kids», mais légèrement plus âgés. Mais très vite, quelque chose cloche: la relation de souffre-douleur qu'entretient Marty avec son «meilleur ami» Bobby, vraisemblablement homosexuel refoulé. Il suffit que Marty rencontre une fille pour que germe doucement, dans la bande, le désir de se débarrasser de Bobby. La seule solution envisa-

toire terminal où les pulsions et les peurs s'épanouissent soudain comme une irrépressible vague macabre. Cette séquence, point nodal de l'horreur, est filmée par Larry Clark comme le revers nauséux, dénué de toute jouissance cinétique, des massacres orchestrés dans des films tels que «Souviens-toi l'été dernier» («I Know What You Did Last Summer», 1997) de Jim Gillespie, et autres *teenage movies* où des adolescents jouent à se faire peur. Ici, ce n'est plus un tueur contre le groupe, mais le groupe contre l'individu; non plus une folie psychopathe, mais une sorte d'horreur blanche, grégaire, où le meurtre est envisagé comme un acte banal et même «fun». Ce renversement de perspective, cette façon de prendre à contre-pied tout l'imaginaire hollywoodien lié à la morbidité adolescente et de se refuser absolument de l'esthétiser ou de la «glamouriser», est tout à l'honneur de Larry Clark. Pour les personnages eux-mêmes, il n'y a pas d'imaginaire du meurtre, fut-il malsain: pas de vision de sang, de douleur, ni de véritable excitation à l'idée de tuer. Le crime est pour eux un horizon sans image, sans interdit moral, sans matérialité. D'une certaine façon, il n'existe pas, et les réactions d'effroi de certains d'entre eux lors de l'assassinat en deviennent presque rassurantes (ils commencent à mesurer ce qu'ils font).

Regard moral

Sans l'incroyable affection de Larry Clark pour ses personnages, «Bully» ne serait qu'un film moralisateur de plus du côté de la loi (à la manière de «L'appât» de Bertrand Tavernier). Jamais sa caméra ne les quitte, jamais un adulte ne prend en charge le récit. Tout au plus leur regard se fait un instant relais lorsqu'une mère comprend qu'il est arrivé quelque chose d'affreux. Cette façon de les accompagner jusque dans les

pires atrocités fonde la morale et la beauté des films de Larry Clark. Moins une sorte d'objectivité hautaine à la «Funny Games» de Michael Haneke, qu'une empathie critique quelque peu désenchantée. Rester jusqu'au bout signifie qu'on ne jette pas ces criminels en pâture à la vindicte populaire (nous, spectateurs), mais qu'on suit leur terrifiant parcours d'une manière réaliste, sans les nier comme êtres humains. Quand Larry Clark, dans la séquence finale, rappelle le verdict du procès pour chacun d'eux, c'est moins pour souligner qu'il s'agit d'une histoire vraie que pour aller jusqu'au bout de cette logique: on n'abandonne pas un personnage. ■

1. Abréviation de teenagers.

Réalisation Larry Clark. **Scénario** Zachary Long, Roger Pullis, David McKenna d'après le livre de Jim Shutze. **Image** Steve Gainer. **Musique originale** Eminem. **Son** Jason George. **Montage** Andrew Hafitz, Brent Josph. **Décor** Linda Burton. **Interprétation** Brad Renfro, Rachel Miner, Nick Stahl, Bijou Phillips, Michael Pitts, Kelli Garner, Daniel Franzese, Leo Fitzpatrick... **Production** Blacklist Film, Gravity Entertainment, Le Studio Canal+. **Distribution** Frenetic Films (2001, France / USA). **Site** www.bullythemovie.com. **Durée** 1 h 51. **En salles** 30 janvier.

Sans l'incroyable affection de Larry Clark pour ses personnages, «Bully» ne serait qu'un film moralisateur de plus du côté de la loi

gée sera le meurtre. C'est peu dire que «Bully» fait froid dans le dos. Ces adolescents, que Clark filme avec fascination dans leur sensualité la plus intime, parlent de l'assassinat comme s'il s'agissait d'une énième fête à préparer, avec la même désinvolture, la même distance amusée et flâneuse.

Instinct grégaire

L'exécution se déroule dans le noir dense de la nuit, sur un terrain vague, sorte de terri-

Films FRENETIC FILMS

30 billets offerts pour le film
«Bully»

En salles actuellement

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site

www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)



Larry Clark colle à la peau des ados

Photographe réputé, réalisateur de «Kids», «Another Day in Paradise» et «Bully», Larry Clark est, depuis ses débuts, obsédé par le monde de l'adolescence. A des années-lumière des «American Pie» et autres «Sexe intentions» («Cruel Intentions»), l'artiste porte un regard cru et réaliste sur la sexualité, la violence et l'absence de repères d'une génération en roue libre.

Par Rafael Wolf

Jusqu'ici, tout allait bien. De belles sitcoms glorifiaient la douce insouciance des ados alors que des comé-

dies sans conséquence relevaient au mieux leur absence de repères, au pire leur profonde crétinerie. Bref, les parents pouvaient dormir tranquilles. Leurs chères têtes blondes ne tarderaient pas à devenir comme eux: des adultes responsables. Tout ça, c'était avant Larry Clark. Avant que ce photographe devenu cinéaste ne s'empare de cette image d'Épinal pour lui rendre tout ce qu'on lui avait enlevé. À savoir un corps, avec sa sexualité et sa violence. Un corps débarrassé de tout glamour, imparfait, irresponsable, irrécupérable. De «La fureur de vivre» («Rebel Without a Cause») de Nicholas Ray, seule reste l'absence de but. Quant à la rébellion, elle a depuis longtemps laissé place à l'ennui.

Tulsa, Oklahoma

Né en 1943 à Tulsa, en Oklahoma, Larry Clark se fait remarquer en 1971 avec sa première monographie, «Tulsa». Recueil de photos en noir et blanc, le livre représente de manière brute une jeunesse pètrie de sexe, de violence et de drogue, en l'occurrence Larry Clark lui-même et ses amis. Le photographe, qui a connu la drogue et la prison, faisait en effet partie de ces adolescents marginaux qui l'inspiraient. Cette proximité entre son propre vécu et son travail explique sans aucun doute l'authenticité exceptionnelle de son œuvre.

Avec ces images de paumés, de junkies et d'adolescents livrés à eux-mêmes, Larry Clark marque les années 70 et sera considéré comme le père d'une certaine photographie du réel. Suivront trois autres monographies: «Teenage Lust» (1983), «1992» et «Perfect Childhood» (1993), dans lesquelles il continue d'exposer frontalement la sexualité d'adolescents vivant dans l'instant et l'éphémère. «Lorsque dans les années 60 j'ai com-

mencé à prendre des photos des gens autour de moi, je fabriquais ma propre mythologie, mon propre univers. Il s'agissait déjà d'un mélange entre réalité et fiction, entre ce que je voyais devant moi et ce que je voulais formuler à partir de cette réalité», affirme Larry Clark. Une intention que l'on retrouve dans des films aussi admirables que «Rusty James» («Rumble Fish», 1983) de Coppola – d'ailleurs situé à Tulsa –, «Drugstore Cowboy» (1989) de Gus Van Sant, «Au bord de la rivière» («The River's Edge») (1986) de Tim Hunter ou encore «Gummo»¹ (1998) d'Harmony Korine (le scénariste précoce de «Kids»), tous fortement influencés par le travail du photographe.

La jeunesse va mal

En 1995, Larry Clark se lance dans le cinéma avec «Kids», portrait désabusé d'une jeunesse new-yorkaise en proie à la drogue et au sida. Remarqué à Cannes et au Festival de Sundance, le film suscite de nombreuses

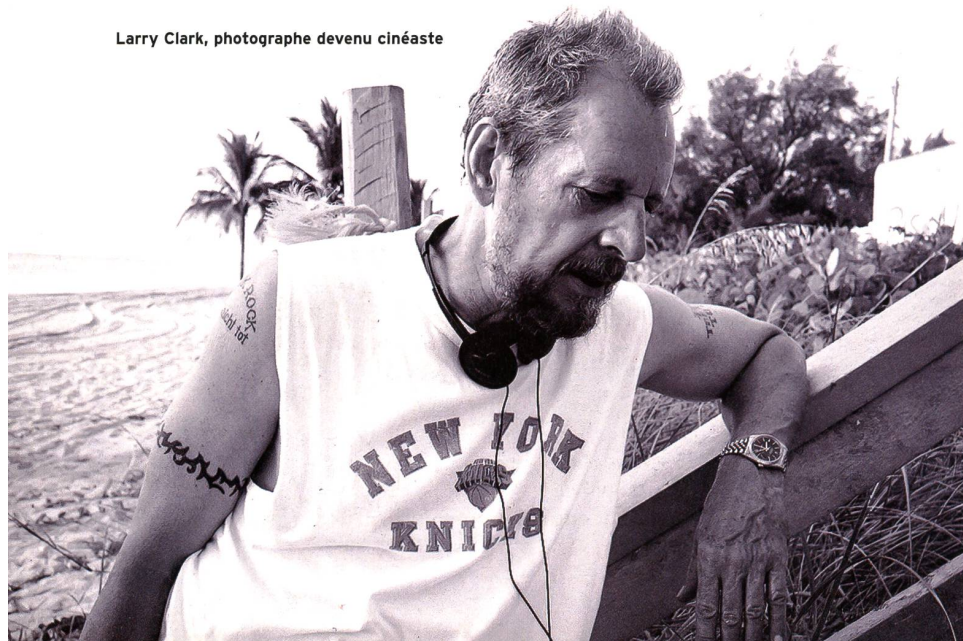
Le photographe, qui a connu la drogue et la prison, faisait en effet partie de ces adolescents marginaux qui l'inspiraient.

controverses et vaut à son réalisateur une image de provocateur irresponsable. Constat à la lisière du documentaire, «Kids» a en tout cas le mérite d'obliger chaque spectateur à sortir d'une confortable distanciation objective et morale. Trois ans plus tard, Clark achève l'inégal «Another Day in Paradise» (1998), balade tragique entre deux adultes junkies (James Woods et Melanie Griffith) et un couple d'amoureux entraîné par leurs aînés dans une vie de crime.

Aujourd'hui, «Bully» s'affirme comme le long métrage le plus abouti de l'auteur. Grand film sur la responsabilité, prenant le soin de plus en plus rare de montrer les conséquences effroyables d'un acte sordide, «Bully» pose Larry Clark comme un observateur impliqué, dénué de tout voyeurisme. Cinéaste moral sans être moralisateur, il ne se contente pas de dresser un simple compte rendu de la réalité, mais la révèle et la met littéralement à nu. Aujourd'hui père de trois enfants, Larry Clark vit et travaille à New York. Il continue à faire du skate-board avec des ados. À 58 ans, il semble définitivement peu enclin à quitter l'adolescence. ■

1. Film projeté en mars au cinéma Spoutnik à Genève (voir article p. 43).

Larry Clark, photographe devenu cinéaste



Ciné Manufacture présente

La Parade

(Notre Histoire)

Un film de Lionel Baier



CINÉ
MANUFACTURE

Une coproduction Ciné Manufacture CMS S.A. et la Télévision Suisse Romande - une entreprise de la SRG SSR idée suisse Production: Robert Boner. Scénario: Lionel Baier et Laurent Guido. Montage: Christine Hoffet. Montage son et Mixage: François Musy et Gabriel Hafner. Image et son: Lionel Baier, Sylvie Cachin et Laurent Guido. Un film réalisé par Lionel Baier.

TSR



Scène d'anthologie: Obélix (Gérard Depardieu) tente de resquiller à la distribution de potion magique

Il est fou ce Chabat!

POUR

«Astérix & Obélix: mission Cléopâtre» d'Alain Chabat

Pour prolonger la destinée cinématographique des deux célèbres Gaulois, Claude Berri a fait confiance à Alain Chabat, ex-Nuls et fervent admirateur d'Astérix et Obélix. Pari gagné.

Par Nathalie Margelisch

Toute comédie réalisée par un humoriste a pour premier objectif de satisfaire ses fans. Destinés à un public déjà acquis à leur cause, ces films se caractérisent rarement par leur exigence; pour preuve le récent «Rois mages» des Inconnus ou «La tour Montparnasse infernale» avec Eric et Ramzy. Dans «Astérix & Obélix: mission Cléopâtre», Alain Chabat démontre que mélanger humour, rigueur et ambition dans la même marmite peut s'avérer aussi revigorant qu'une potion magique. Adaptateur respectueux d'Uderzo et Goscinny, il réussit à tout concilier.

Avec «Didier», sa première réalisation, Alain Chabat avait prouvé qu'il pouvait convaincre en s'attaquant à un sujet des plus casse-gueule. Succès public en France, attirant même l'attention des Américains, «Didier» prouvait à l'évidence que l'ancien Nuls maîtrisait très bien la réalisation, l'écriture et le casting (sans compter ses propres talents d'acteur).

Confier l'aventure «Astérix» à Chabat comportait pourtant un risque de taille: la personnalité de l'humoriste serait-elle diluée dans une adaptation frileuse et fidèle, ou laisserait-il libre cours à son impertinence en dynamitant la très populaire bande dessinée? En bref, qui des fans d'Astérix ou de Chabat seraient les plus déçus? Eh bien, et c'est là la bonne surprise, tous seront ravis. Car Alain Chabat réussit l'exploit de porter au paroxysme son humour si particulier et de le fondre parfaitement dans le moule créé par Goscinny.

Ce dernier, fervent adepte de jeux de mots, d'anachronismes et de fines références aux manies françaises, se voit ici bien secondé et l'on ne compte plus les trouvailles fertiles et les allusions à la vie quotidienne des Français. Servie par une distribution frisant la perfection, des effets spéciaux mesurés, des extérieurs et des costumes somptueux, cette adaptation est non seulement un hommage magnifique aux auteurs d'Astérix (on se demande ce qu'Uderzo attend pour confier les scénarios des prochaines BD à Chabat), mais elle ravira aussi les fans – entre autres – de Jamel, d'Edouard Baer et de la plastique parfaite de Monica Bellucci.

Réalisation, scénario Alain Chabat. **Image** Laurent Dailland. **Musique** Philippe Chany. **Son** Pierre Escoffier. **Montage** Stéphane Pereira. **Décors** At Hoang. **Costumes** Philippe Guillotel, Tanino Liberatore, Florence Sadaune. **Interprétation** Gérard Depardieu, Christian Clavier, Jamel Debbouze, Monica Bellucci, Alain Chabat, Gérard Darmon, Edouard Baer, Dieudonné... **Production** Katharina/Renn Productions; Claude Berri, Pierre Grunstein. **Distribution** Monopole Pathé (2002, France). **Site** <http://missioncleopatre.club-internet.fr>. **Durée** 1 h 47. **En salles** 30 janvier.

Chabat perd sa gaule

CONTRE

Avec Chabat aux commandes et Jamel éclipsant l'insupportable Christian Clavier, cette suite d'«Astérix et Obélix contre César» promettait un ton décalé. Inconstant et peu maîtrisé, le résultat se révèle très décevant.

Par Rafael Wolf

Estampillé film français le plus cher de tous les temps, «Astérix & Obélix: mission Cléopâtre» a englouti plus de 75 millions de francs suisses. S'agissant d'une comédie divertissante à grand spectacle, on est en droit de se poser la seule question légitime face à ce film: mais où est donc passé l'argent? Hormis un décor titanesque, quelques effets numériques approximatifs et des séquences d'actions plutôt faiblards balancées au compte-gouttes, la majorité des dépenses a dû être dilapidée en frais administratifs et en cachets. Et si Claude Berri n'a aucun souci à se faire sur son remboursement, le spectateur n'en a pas vraiment pour son argent.

Le Jamel Show

Confirmant une tendance récente qui consiste à confondre long métrage et long sketch télévisuel (voir «La tour Montparnasse infernale» avec Eric et Ramzy ou encore Les Inconnus et leurs forfaits cinématographiques), «Astérix & Obélix: mission Cléopâtre» accumule les vannes et ►

les références – certes souvent savoureuses grâce au talent de dialoguiste de Chabat –, mais oublie au détour de raconter une histoire. En l'occurrence celle d'un architecte, Numérobis (Debbouze), chargé de construire un palais à la gloire de la reine Cléopâtre dans un délai si infime qu'il est obligé de faire appel aux deux héros gaulois.

Si l'on ne peut décemment se plaindre de voir Jamel-Debbouze voler la vedette à Christian Clavier et Gérard Depardieu, rien n'empêchait Alain Chabat d'intégrer les one man shows de ses nombreux comédiens dans un récit plus rigoureux. Ainsi, du désopilant Dieudonné à

Une succession de moments plus ou moins drôles, mais terriblement décousus

Edouard Baer, en passant par Gérard Darnon et Chantal Lauby, chacun semble jouer pour lui-même, transformant le film en une succession de moments plus ou moins drôles, mais terriblement décousus. Quant aux constants clins d'œil culturels, allant de Claude François au «Radeau de la méduse» de Géricault, ils rappellent la dernière émission de jeu initiée par Alain Chabat sur Canal+: le Burger Quiz. Visuellement déplorable, filmé avec un manque effarant d'inventivité et de dynamisme, «Astérix & Obélix: mission Cléopâtre» reste sans problème supérieur au premier épisode bien franchouillard de Claude Zidi, mais n'arrive pas à cacher ce qu'il est réellement: un show télévisé étiré en long métrage. ■

Entretien avec Alain Chabat

On le savait déjà drôle et talentueux.

Avec «Astérix & Obélix: mission Cléopâtre», on découvre qu'il a aussi les épaules larges. Une bande dessinée mythique, un énorme budget et l'incontrôlable Jamel, rien ne lui fait peur. Rencontre au Festival de Gérardmer.

Propos recueillis par Nathalie Margelisch

On vous a confié la réalisation du film au plus gros budget du cinéma français. N'était-ce pas trop lourd?

Pas du tout. Claude Berri voulait le maximum de spectacle. Comme on a dû tout reconstituer – les catapultes, les batailles etc. –, il y a beaucoup de décors et cela a un prix. Claude Berri savait que je voulais réaliser une comédie spectaculaire et que j'admirais Astérix. Il m'a confié la réalisation alors que je n'avais tourné que «Didier». En réalité, c'est lui qui a pris un risque.

Pourquoi avoir choisi cet album?

Claude Berri voulait une aventure hors du village et une affiche avec Depardieu, Clavier et un beau rôle pour Jamel. De plus, l'album est très cinématographique. Il y a un enjeu, un compte à rebours et de l'aventure.

Ce film s'adresse-t-il au même public que le premier «Astérix et Obélix»?

Oui, à la base c'est un film pour enfants, comme la bande dessinée. Mais on peut relire le même album à huit, seize ou quarante ans, on y découvre à chaque fois de nou-

velles choses. J'espère avoir respecté ces niveaux de lecture.

Est-ce que vous vous sentez proche de l'humour d'Astérix?

Bien sûr. J'ai été nourri à Goscinny à travers Astérix, Lucky Luke ou le Petit Nicolas. Son travail de rédacteur en chef de *Pilote* a aussi bercé ma jeunesse. Il était découvreur de talents. Non seulement des auteurs de BD, mais aussi des futurs réalisateurs, comme Enki Bilal ou Patrice Leconte, qui était dessinateur à *Pilote*. Cela m'a nourri, forcément. Il y a des influences de Goscinny même dans *Les Nuls*.

Vous vous êtes entouré de copains...

Je n'en ai pas tant que ça dans le film. Je n'avais jamais travaillé avec Clavier ou Depardieu, ni avec Edouard Baer. C'est ma première collaboration avec Jamel, que j'avais croisé mais que je ne connaissais pas beaucoup. Evidemment, avec Chantal Lauby, c'est autre chose. On n'a pas besoin de se parler, surtout dans des scènes conceptuelles comme celles qu'elle joue dans le film. Il n'y avait qu'elle et moi qui comprenions bien ce qu'on faisait, en particulier un certain gag... Je l'ai gardé en pensant que cela ne ferait rire que moi. Je suis étonné que d'autres en rient, et cela me fait plaisir.

On a l'impression que vous vous êtes surtout concentré sur les personnages secondaires et moins sur Astérix et Obélix...

Je ne trouve pas. Astérix et Obélix sont très présents. J'aime beaucoup ce que font Clavier et Depardieu. Pour moi, personne d'autre ne pouvait faire aussi bien. Il faut être assez gonflé en tant qu'acteur pour oser incarner ces personnages fameux. Aujourd'hui, cette question est réglée: ils sont Astérix et Obélix. Mais c'est vrai qu'au fond, il y a sept rôles principaux. Tous les personnages sont servis. Ils ont tous un moment de bravoure, comme dans l'album.

Le film est truffé de gags. Est-ce que cela vous vient comme ça?

Je suis très scolaire, j'écris des vannes assis à ma table, ce qui est quand même un drôle de métier. Certains gags viennent facilement, d'autres plus lentement. La difficulté était de respecter l'écriture d'Astérix, très bien dosée dans les albums. Eviter les références trop nombreuses, penser aux enfants pour qu'ils puissent suivre tranquillement. Il fallait trouver un équilibre. L'histoire et les personnages sont plus importants que les vannes. ■

Modestement, Alain Chabat s'est donné le rôle de César



FIDELITE PRODUCTIONS PRESENTE

CATHERINE DENEUVE ISABELLE HUPPERT EMMANUELLE BEART FANNY ARDANT VIRGINIE LEDOYEN DANIELLE DARRIEUX LUDIVINE SAGNIER FIRMINE RICHARD

L'une d'entre elles est coupable. Laquelle ?



8 femmes

UN FILM DE
FRANÇOIS OZON

D'APRÈS LA PIÈCE DE ROBERT THOMAS

ADAPTATION, SCÉNARIO ET DIALOGUES FRANÇOIS OZON IMAGE JEANNE LAPOIRIE SON PIERRE GAMET BENOÎT HILLEBRANT JEAN-PIERRE LAFORCE MONTAGE LAURENCE BAWEDIN COSTUMES PASCALINE CHAVANNE DÉCORS ARNAUD DE MOLÉRON
ASSISTANT RÉALISATEUR HUBERT BARBIN DIRECTRICE DE PRODUCTION CHRISTINE DE JEKEL MUSIQUE ORIGINALE KRISHNA LEVY PRODUIT PAR OLIVIER DELBOSC ET MARC MISSONNIER EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINÉMA ET MARS FILMS
EN ASSOCIATION AVEC GIMAGES 5 ET BIM DISTRIBUZIONE AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DISTRIBUTION MARS FILMS VENTES INTERNATIONALES CELLULOID DREAMS

WWW.8FEMMES-LEFILM.COM

FIDELITE PRODUCTIONS

Éditions
de La Martinière

BO DISPONIBLE CHEZ  

800
places de
cinéma
offertes

Films revue suisse de cinéma

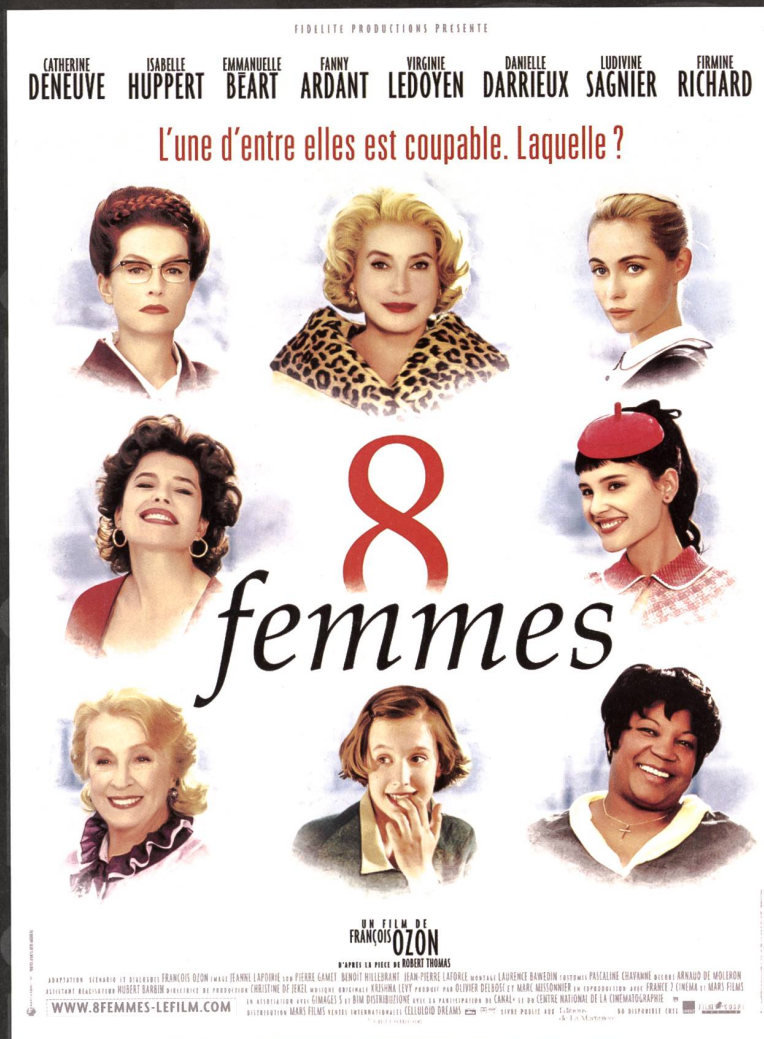
dimanche.ch

Coeurs

FILM COOP
ZÜRICH

présentent

en avant-première



Un film de François Ozon

Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant,
Virginie Ledoyen, Danielle Darrieux, Ludvine Sagnier, Firmine Richard

Dimanche 10 février

A Fribourg au cinéma Rex à 10 h 45

A Genève au cinéma Rex 14 h

A Lausanne au cinéma Palace 16 h 15

Pour réserver des billets, appelez jusqu'au dimanche 3 février à minuit au 0901 566 901
(24h/24, samedi et dimanche compris). Les billets gratuits seront envoyés à domicile.



Stars, mensonges et coffre-fort

George Clooney et Brad Pitt, très smart

«Ocean's Eleven» de Steven Soderbergh

«Ocean's Eleven» appartient à un genre très prisé par le cinéma: le film de casse. Exercice de style anecdotique mais plaisant, cette réussite mineure doit beaucoup à une distribution impressionnante, où se côtoient George Clooney, Brad Pitt et Julia Roberts.

Par Rafael Wolf

Encore tout auréolé du double triomphe d'«Erin Brockovich» et de «Traffic», Steven Soderbergh jouit aujourd'hui d'une cote de popularité exceptionnelle que ses premières œuvres («Sexe, mensonges et vidéo / Sex, Lies and Videotape», 1989; «Kafka», 1992) ne laissaient pas prévoir. Signe de son succès, plus aucune star hollywoodienne ne lui résiste, comme le prouve de manière plétho-

multiples afin de s'emparer de la fortune des trois plus grands casinos de Las Vegas: 250 millions de francs qui crouissent sous haute surveillance dans le coffre-fort du Bellagio. Si l'appât du gain anime assurément Danny, un motif plus personnel l'aiguillonne. Le directeur des trois casinos visés, Terry Benedict (Andy Garcia), s'avère en effet être l'amant de son ex-femme, Tess (Julia Roberts).

De «Quand la ville dort» («The Asphalt Jungle», 1950) de John Huston au récent «The Score» (2001) de Frank Oz, en passant par «L'ultime razzia» («The Killing», 1956) de Stanley Kubrick ou «Le cercle rouge» (1970) de Jean-Pierre Melville, le film de casse inspire depuis longtemps le cinéma, très friand de récits simples guidés par l'action. Conscient que l'intérêt principal du genre tient dans des personnages qui élaborent leur casse comme un film – avec son scénario, son casting, sa préparation et sa réalisation – Steven Soderbergh exploite intelligemment son sujet et trouve le moyen de développer une digression sur son thème favori: le mensonge. Spectacle efficace situé dans La Mecque de l'illusion et du rêve américain qu'est Las Vegas, «Ocean's Eleven» joue en effet constamment sur le bluff, la ruse et le fauxsemblant. Et si de nombreuses œuvres récentes ressemblent à s'y méprendre à des jeux vidéo, Soderbergh traite plutôt son film comme une vaste partie de poker.

Quitte ou double

Monteur de formation, le cinéaste affirme encore une fois une maîtrise rythmique aussi impeccable que sa direction d'acteurs et un sens de la mise en scène définitivement musical, épousant la partition *groovy*¹ qui accompagne «Ocean's Eleven». Certes moins passionnant que ses films précédents («Hors d'atteinte / Out of Sight», 1998; «L'Anglais / The Limey», 1999), il n'en demeure

pas moins d'une élégance et d'un raffinement remarquables. Un exercice de style anecdotique mais plaisant, qui trouve son originalité grâce au regard unique de Soderbergh, avant tout porté sur les détails, la démarche de ses acteurs, leur gestuelle.

En digne héritier d'un certain cinéma classique américain, le réalisateur s'impose de plus en plus comme un artisan aussi inventif que singulier, capable de sublimer une intrigue aussi bancale que celle de «Ocean's Eleven» grâce à un style précis et méticuleux. Et si certains pourront rester totalement insensibles au charme discret de ce film, il suffit d'imaginer une seconde ce qu'il aurait pu être s'il avait été réalisé par n'importe quel tâcheron, pour mesurer sa réussite, mineure mais précieuse. ■

1. Qualité rythmique propre aux musiques qui incitent à bouger, à danser.

Réalisation Steven Soderbergh. **Scénario** Ted Griffin. **Image** Peter Andrews. **Musique** David Holmes. **Son** Paul Ledford, Larry Blake, David E. Ford. **Montage** Stephen Mirrione. **Décors** Philip Messina. **Interprétation** George Clooney, Brad Pitt, Matt Damon, Julia Roberts, Andy Garcia... **Production** Jerry Weintraub Production, Section Eight Ltd; Jerry Weintraub. **Distribution** Warner Bros. (2001, USA). **Site** www.oceans11-lefilm.com. **Durée** 1 h 57. **En salles** 6 février.

Si de nombreuses œuvres récentes ressemblent à s'y méprendre à des jeux vidéo, Soderbergh traite plutôt son film comme une vaste partie de poker

rique l'affiche de «Ocean's Eleven». Outre George Clooney et Julia Roberts, déjà familiers du cinéma de Soderbergh, Brad Pitt, Matt Damon et Andy Garcia complètent la distribution de ce remake de «L'inconnu de Las Vegas», réalisé en 1960 par Lewis Milestone.

L'art du mensonge

Récit d'un casse impossible perpétré par onze cambrioleurs, «Ocean's Eleven» s'attache à Danny Ocean (George Clooney), un truand tout juste libéré sur parole. A peine sorti de prison, il constitue une équipe aux compétences

Films FRENETIC

**10 billets offerts pour le film
«Ocean's Eleven»**

En salles dès le 6 février

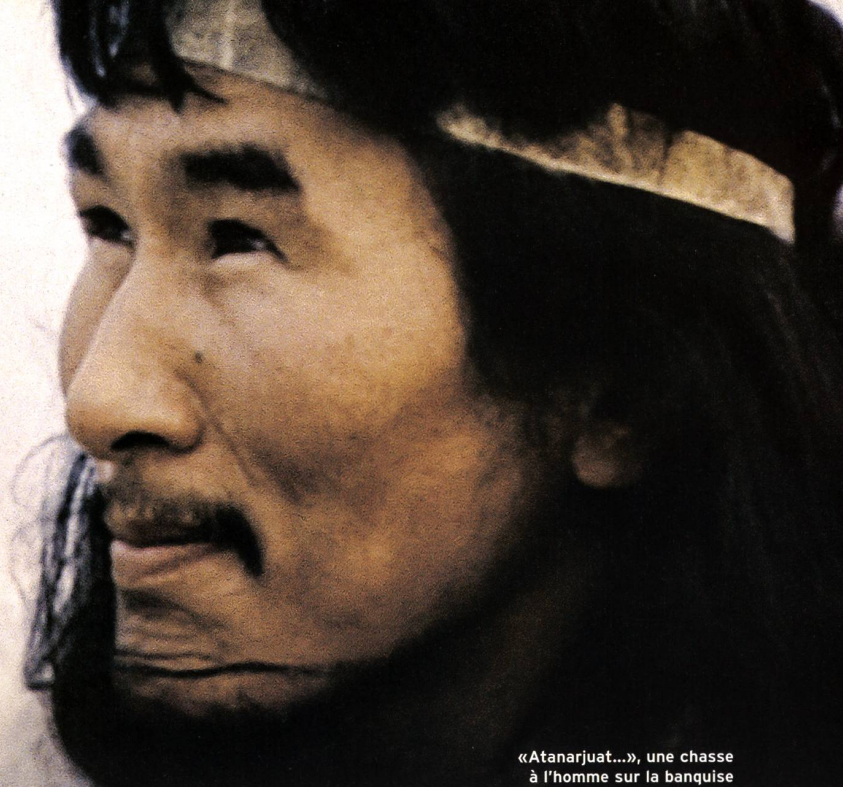
Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site

www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)

Quand les Inuits font leur cinéma



«Atanarjuat...», une chasse à l'homme sur la banquise

«Atanarjuat, la légende de l'homme rapide» de Zacharias Kunuk

Premier long métrage inuit de l'histoire du cinéma, «Atanarjuat» est l'adaptation d'une vieille légende de l'Arctique. Sélectionnée pour les Oscars 2002, cette fiction culturelle «reconstituée» a déjà obtenu la Caméra d'or au Festival de Cannes 2001.

Par Sandrine Fillipetti

Igloolik, 70° degré de latitude Nord. Sa banquise, ses crevasses, ses huit mois de mer prise dans la glace à proximité des côtes. De la mi-mai à la mi-juillet, le soleil ne se couche pas. De la mi-novembre à la mi-janvier, il ne se montre pas. Le jour n'est égal à la nuit qu'autour des équinoxes. Dans ce désert immense et glacé où l'œil ne trouve nulle part où s'accrocher, dans ce milieu hostile à l'astère beauté, deux frères décident de com-

battre le mal qui divise la petite communauté d'Inuits nomades à laquelle ils appartiennent.

Amaqjuat, l'homme fort, et son cadet Atanarjuat, l'homme rapide, rehaussent à force de sagesse et d'intégrité la réputation de leur famille, la plus pauvre de toutes. Le mal, pourtant, n'a pas dit son dernier mot. Le fils du chef du campement, Oki, dont la promesse a préféré sceller son destin avec celui d'Atanarjuat, jure de se venger et tue Amaqjuat dans son sommeil. Atanarjuat s'élance sur la glace, nu, et parvient à échapper à ses poursuivants...

L'œuvre des missionnaires

En adaptant une légende d'au moins cinquante ans qui appartient à la tradition orale inuite, en reconstituant les habitats, les conditions de vie, les instruments de chasse et les traîneaux, en donnant aussi bien à voir les liens sociaux et familiaux que les rites et les tabous, Zacharias Kunuk et l'équipe d'Igloolik Isuma Productions Inc. (première société canadienne de production indépendante dirigée par des Inuits) entendent préserver la culture et les traditions de leur peuple.

«Quand les missionnaires sont arrivés, explique Kunuk, ils ont décrété que le chamanisme était l'œuvre du diable. Ils ne savaient pas que les chamans redonnaient vie aux mourants, rendaient visite aux défunts ou conseillaient les petits groupes de nomades pour leurs déplacements et leurs activités de chasse. Les missionnaires nous ont imposé leur religion et presque interdit de raconter des histoires du passé et de danser au son du tambour. Notre film est une manière de faire revivre des traditions perdues.» Traditions perdues, chamanisme, mais aussi

vie de tous les jours marquée par le respect des aînés, les échanges de conjoints, les conflits et les solutions collectives.

Pas de folklore

Tout en inscrivant l'une des plus vieilles légendes inuites sur pellicule, Kunuk prend soin de n'omettre aucune information concernant les us et coutumes du passé. Que les réfractaires au cinéma ethnographique se rassurent: «Atanarjuat...» ne fait œuvre ni de pédagogie, ni de didactisme. On n'y trouve ni manuel filmé du parfait bâtisseur d'igloo, ni folklore. Si tout est affaire de culture et de reconstitution, c'est sans porter préjudice au récit, à la mise en scène et à la très grande qualité de l'interprétation (la distribution, entièrement composée d'Inuits originaires d'Igloolik, ne comporte que deux comédiens professionnels).

Au-delà de ses exceptionnelles qualités narratives et documentaires, «Atanarjuat» est également l'histoire d'un travail communautaire, d'une expérience de tournage aux antipodes de celle que connaît le cinéma traditionnel. En donnant la priorité au respect des règles et des coutumes des habitants d'Igloolik, en faisant appel aux compétences locales, Zacharias Kunuk a prouvé qu'il était possible de penser les modes de production de manière radicalement différente. Un événement unique à ne manquer sous aucun prétexte. ■

Réalisation Zacharias Kunuk. **Scénario** Paul Apak Angilirq. **Image** Norman Cohn. **Musique** Chris Crilly. **Montage** Zacharias Kunuk, Norman Cohn, Marie-Christine Sarda. **Interprétation** Natar Ungalaaq, Sylvia Ivalu, Peter-Henry Arnatsiaq, Lucy Tulugarjuk... **Production** Igloolik Isuma Productions, Office national du film du Canada; Paul Apak Angilirq, Norman Cohn, Zacharias Kunuk. **Distribution** Agora Films (2001, Canada). **Durée** 2 h 52. **En salles** 20 février.

Films

AGORA FILMS

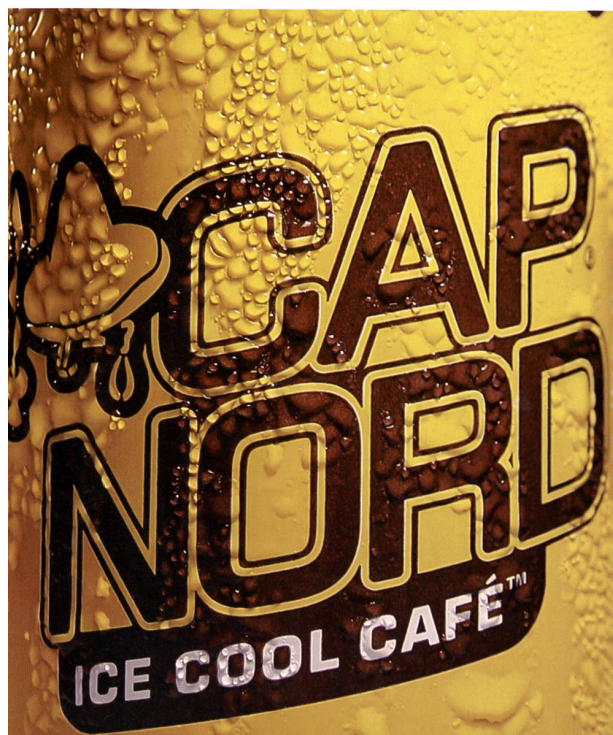
30 billets offerts pour le film
«Atanarjuat-La légende de l'homme rapide»
En salles dès le 20 février

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site
www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)

THE THIRST QUENCHING COFFEE*



*LE CAFÉ PASSE-SOIF

100% naturel!

Riche en caféine!

Pauvre en calories!

...Très rafraîchissant!

As fresh and entertaining as a good movie!!!



est un produit exclusif de LA SEMEUSE

La Semeuse - Case Postale - 2300 la Chaux-de-Fonds - Tél. 032 926 44 88 - Fax 032 926 65 22 - E-mail: info@ice-cool.cafe
www.ice-cool-cafe.ch

Café en grains, moulu, en portions et ice cool café torréfié à 1000 m d'altitude.

Au carrefour du vieux et du nouveau monde

«La parade (notre histoire)»
de Lionel Baier

Lionel Baier s'immisce dans les coulisses des préparatifs de la première Gay Pride de Sion et nous donne à voir bien mieux qu'un film courageux sur l'homosexualité: une réflexion à valeur universelle sur le courage qui marque durablement les esprits.

Par Françoise Deriaz

Le canton du Valais, où l'homosexualité en est encore réduite à la quasi-clandestinité, est en ébullition au printemps dernier. Une poignée de «pestiférés» sont sortis de l'ombre pour organiser une Gay Pride à Sion. A leur tête, l'admirable Marianne Bruchez, sportive opiniâtre qui ne recule devant aucun obstacle. Avec elle, Nicolas, jeune vendeur blessé par des années de culpabilité, le seul du groupe valaisan qui accepte de montrer son visage. Avec eux, Lionel Baier, qui affirme son homosexualité à l'image, et sa petite caméra. Du haut de sa terrasse lausannoise, à mi-chemin entre Genève (territoire «libéré» où les homosexuels «pactisent») et Sion (territoire où ils rasent les murs), il contemple ce petit bout de pays dont la généreuse beauté ne rejaillit pas toujours sur les esprits...

Une poignée de «pestiférés» sont sortis de l'ombre pour organiser une Gay Pride à Sion. A leur tête, l'admirable Marianne Bruchez, sportive opiniâtre qui ne recule devant aucun obstacle.

Le film de Lionel Baier, on l'aura compris, n'est pas un pamphlet homosexuel, mais une œuvre poétique, toute empreinte de douceur combative, cristallisée autour de la vérité des êtres par-delà leurs affinités affectives et sexuelles. C'est surtout une réflexion sur le courage, le vrai, celui qui épaulait et sacralise la vie, non la mort.



Marianne Bruchez, égérie de la Gay Pride de Sion

Que dire à cet égard de l'activiste anti-Gay Pride ultra catholique qui a payé une pleine page fustigeant l'homosexualité dans *Le Nouvelliste*, le quotidien du Valais? A l'instar des tabibans, M. Normal juge que l'homosexualité est anormale, mais sa haine (ou sa peur?) du sexe hors normes (peut-être du sexe tout court?) provoque moins de morts. Quoique... Est-il courageux, ce champion de l'exclusion à la trentaine bien tassée, qui avoue être toujours puceau? Pour faire triompher le bien contre le mal, il a accepté de sortir du bois pour défendre ses convictions, mais face à Lionel Baier et à ses questions très directes, il suite le mal-être et n'en mène pas large. Le tout jeune cinéaste ne ménage pas davantage une frange techno de la mouvance homosexuelle qui dénigre la Gay Pride de Sion avec la condescendance de ceux qui sont arrivés là où ils sont et toisent stupidement les «arriérés» du Valais. La prétendue communauté homosexuelle? N'en parlez pas à Lionel Baier, c'est du vent!

Ce beau film sincère, voire vertueux, observe avec lucidité les flux et reflux de l'homophobie. Et bien que son propos s'ancre entre Genève et Sion, où les idées évoluent à «pas de saucisson», il rappelle à point nommé, à l'heure où la morale la plus mortifère de la planète menace la liberté des individus de penser et d'aimer, que rien n'est jamais acquis. Et que le courage de chacun est en cause. ■

Réalisation Lionel Baier. **Scénario** Lionel Baier, Laurent Guido. **Image** Lionel Baier, Sylvie Cachin, Laurent Guido. **Musique** Camille Saint-Saëns. **Son** Lionel Baier, Sylvie Cachin, Laurent Guido, François Musy, Gabriel Hafner. **Montage** Christine Hoffet. **Production** Ciné Manufacture, TSR; Robert Boner, Raymond Vouillamoz. **Distribution** Ciné Manufacture (2001, Suisse) **Site** www.cinemamanufacture.ch **Durée** 1 h 18. **En salles** 6 février.

Entretien avec Lionel Baier

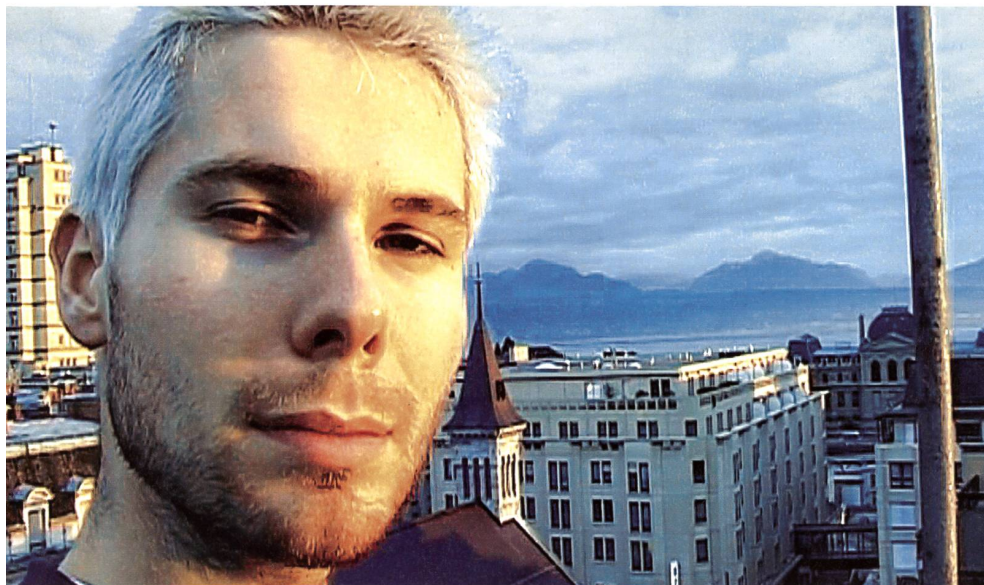
Ancien assistant de Jacqueline Veuve, Lionel Baier a collaboré avec Jean-Stéphane Bron («La bonne conduite») avant de signer «Celui au pasteur», un premier documentaire consacré à son père. Il nous parle de «La parade (notre histoire)». Rencontre.

Propos recueillis par Claude Lacombe

Pourquoi avoir choisi de filmer la parade de Sion?

La situation valaisanne laissait prévoir des frictions. Et sachant qu'elle serait organisée majoritairement par des filles, je me suis dit qu'elles allaient forcément avoir un point de vue particulier, parce que les lesbiennes sont généralement mises à l'écart, même dans les milieux homosexuels. Leur premier coup d'éclat a été de proposer une marche plutôt qu'une parade. Au début, les gens devaient même défiler masqués, pour montrer à quel point on ne pouvait pas apparaître à visage découvert en Valais. Ça a créé un tollé gigantesque dans le milieu homosexuel romand. Là, je me suis dit qu'il y avait vraiment quelque chose d'intéressant.

Après «Celui au pasteur», vous abordez à nouveau un thème très personnel... Cela correspond à une envie d'extériori-



Le réalisateur Lionel Baier, face à sa propre caméra

ser certaines choses, pour pouvoir aller de l'avant. Je me suis mis au pied du mur, comme lorsque j'ai réalisé le film sur mon père. Dans un premier temps, on ne peut parler sincèrement et honnêtement que de ce qu'on connaît. J'ai l'impression que tous les premiers films sont comme ça. Dès le départ, «La parade...» a été envisagé comme un point de vue de l'intérieur, parce que je suis homosexuel. Par contre, je n'avais pas pensé qu'il me faudrait apparaître à l'image. Mais le débat s'est orienté vers le fait d'être visible ou non en tant qu'homosexuel, comme Marianne, l'organisatrice de la parade, qui devient une vraie «bête médiatique». En comparaison, j'avais l'air de donner des leçons sur le fait de s'exposer, tout en me réfugiant derrière ma caméra. Si tu te caches pour éviter d'être confronté à l'homophobie, c'est que tu n'assumes pas. C'est une question d'honnêteté, de courage minimum.

Il y a pourtant une scène où le courage vous manque...

J'ai gardé ce passage pour expliquer mon erreur. Je me suis caché par lâcheté derrière une «objectivité» qui n'avait pas lieu d'être pour quelqu'un qui est homosexuel et qui fait du cinéma. C'est une démission du sujet cinéaste et de l'homophobie intériorisée. Un documentaire ne doit pas se limiter à rapporter des faits, il doit y avoir un regard subjectif revendiqué. La vérité n'existe pas, mais si en plus elle n'est pas teintée par une personnalité, je préfère encore regarder des rushes.

Avez-vous eu peur de faire un «film gay»?

Oui. Dans les festivals gays et lesbiens, on voit tellement de mauvais films qui sont sélectionnés uniquement parce qu'ils traitent de ce sujet...! Ce n'est pas une entrée suffisante, on ne peut pas réduire un cinéaste à sa sexualité, comme quand on enferme Almodóvar ou Pasolini dans cette catégorie, qui devient du coup un genre en soi. Dès qu'ils le savent, les gens regardent ce que tu as fait avant et vont dire: «Je le savais quand j'ai vu l'image qu'il donnait des femmes dans «Mignon à croquer»... (ndlr: court métrage de Lionel Baier)». C'est ridicule! On n'a jamais reproché aux réalisateurs hétérosexuels de faire des films hétérosexuels! En plus, «La parade...» ne plaira sans

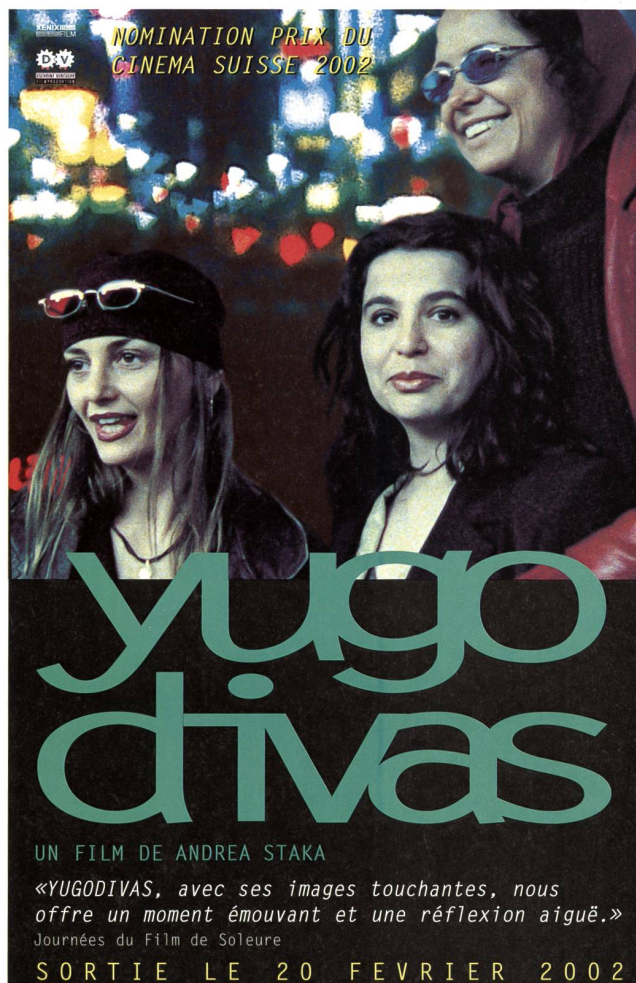
doute pas au milieu homosexuel, parce que je montre qu'il y a de l'intolérance et pas de véritable «communauté». Et heureusement, parce que ça évite d'être «ghettoïsé».

Peut-on parler d'un film militant?

Non, parce que dans «militant», on entend milice et militaire! (*Rires*). Je n'aime pas l'idée d'une vérité à faire passer, je cherche plutôt à complexifier le discours.

Quelles sont les images qui ont été écartées du montage final?

Ce qui aurait pris trop de temps pour être expliqué et replacé dans un contexte. Quand quelqu'un dit quelque chose d'énorme, il faut faire comprendre pourquoi, expliquer de quel milieu il vient, etc. J'ai dans l'idée de «racheter» les gens, parce qu'ils sont toujours plus complexes que l'image qu'ils donnent. Je ne voulais pas non plus taper sur la religion ou les homophobes, parce qu'il est plus intéressant de chercher à comprendre les mécanismes de l'exclusion.



«Laissez-passer»
de Bertrand Tavernier

A travers le destin croisé du cinéaste Jean Devaivre et du scénariste Jean Aurenche, Tavernier tente de rendre hommage au cinéma français de résistance à l'Occupation allemande. Si cette fresque se laisse regarder, elle élude son sujet. Frustrant.

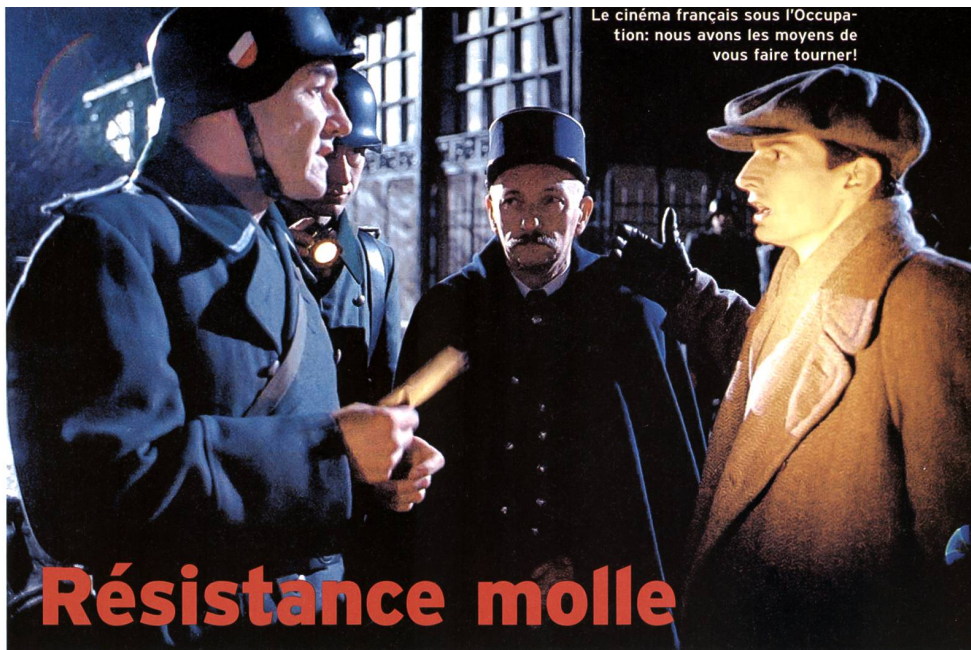
Par Laurent Asséo

En homme de convictions, cinéophile passionné et cinéaste appliqué, Bertrand Tavernier entend souvent défendre des causes qui lui sont chères. En l'occurrence l'attitude du cinéma français face au joug nazi. Dans ce but, le film entremêle la vie de deux hommes qui ont vécu cette période trouble entre 1942 et 1943. D'une part, Jean Devaivre (interprété par Jacques Gamblin), qui travailla comme assistant pour la Continental, fameuse firme cinématographique allemande qui produisit

Ce film terriblement hagiographique laisse un sentiment d'incomplétude grave par rapport à un sujet passionnant qui a souvent prêté le flanc à la polémique

bien des films français depuis 1941. De l'autre, Jean Aurenche (très bon Denis Podalydès), qui forma avec Pierre Bost l'un des plus fameux duos de scénaristes des années 40, notamment pour Claude Autant-Lara.

Aux yeux de Tavernier, ils ont incarné deux types d'opposition à l'occupant. Tout en se montrant très zélé à son travail, Devaivre s'adonne à des activités clandestines. La trajectoire d'Aurenche est plus chaotique.



Ce dandy anti-bourgeois passe des bras d'une prostituée à ceux d'une actrice, écrit sur commande, mais refuse de travailler pour la Continental.

Polémique esquivée

Cette longue fresque sur la France occupée se laisse voir plutôt agréablement. Tavernier enfile avec une certaine fluidité les anecdotes souvent cocasses et les aventures rocambolesques des deux héros. Ce cinéaste très moyennement inspiré semble souvent lutter contre son propre goût naturel pour la reconstitution historique poussiéreuse et poussive. D'où des mouvements de caméra incessants dans la plupart des scènes, des personnages qui s'agitent dans tous les coins et un héros qui n'en finit pas de courir avec sa bicyclette.

Malgré un foisonnement de situations, ce film terriblement hagiographique laisse un sentiment d'incomplétude grave par rapport à un sujet passionnant qui a souvent prêté le flanc à la polémique. Rappelons que pour certains, dont Tavernier, la Seconde Guerre mondiale correspond à l'âge d'or du cinéma français, fabriqué par des artisans haut de gamme et des scénaristes qui savaient écrire de bons mots et des dialogues secrètement contestataires. Pour d'autres, cette époque a engendré le cinéma de la «qualité française», à la fois décoratif, veule et faussement subversif qui s'est prolongé jusqu'à dans les années 50.

Un passé qui ne passe pas

Avec «Laissez-passer», nous sommes pourtant loin d'un tel débat, tant cette vision unilatérale et superficielle de l'époque n'est animée par aucun véritable enjeu. Le tableau brossé par Tavernier est à la fois incomplet et très flou. Si le film met en scène bien des personnages connus de ce milieu (Maurice Tourneur, Le Chanois), d'autres ne sont même pas évoqués. Ni ceux qui ont fui la France (Renoir, Duvivier, Gabin), ni ceux qui ont été accusés

d'intelligence avec l'ennemi (Robert Le Vigan et, à un autre niveau, Guitry).

Les relations entre les techniciens, les réalisateurs et leurs commanditaires, ainsi que les conflits idéologiques et artistiques ne sont que vaguement esquissés. A l'exception de quelques anecdotes, le film donne l'impression que presque tous les gens de cinéma ont été des résistants de l'ombre. Paradoxalement, les quelques Anglais que Tavernier nous montre font plus peur que les Allemands et le suspense, en conséquence, se fait rare. Dans «Laissez-passer», l'Histoire a vraiment du mal à passer. ■

1. Selon l'expression de François Truffaut, qui fut l'un des critiques les plus violents de cette tendance du cinéma français.

Réalisation Bertrand Tavernier. **Scénario** Bertrand Tavernier, Jean Cosmos. **Image** Alain Choquet. **Musique** Antoine Duhamel. **Son** Elisabeth Paquette. **Montage** Sophie Brunet. **Décor** Emile Ghigo. **Interprétation** Jacques Gamblin, Denis Podalydès, Marie Gillain, Charlotte Kady... **Production** Les films Alain Sarde, Little Bear, Alain Sarde, Frédéric Bourbouton, Christiane Goszlan. **Distribution** (2001, France). **Site** www.bacfilms.com/site/laissezpasser. **Durée** 2 h 50. **En salles** 20 février.

Films FRENETIC

30 billets offerts pour le film
«Laissez-passer»
En salles dès le 20 février

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site
www.revue-films.ch
ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)



Jean Devaivre, artisan sincère

Protagoniste principal du film de Bertrand Tavernier, Jean Devaivre a surtout réalisé dix longs métrages, parmi lesquels se distinguent deux belles réussites.

Par Rafael Wolf

Cinéaste longtemps ignoré, Jean Devaivre doit sa réhabilitation tardive à son défenseur le plus fervent, Bertrand Tavernier. Et si ce dernier lui consacre aujourd'hui sa nouvelle fiction historico-romanesque, il avait déjà contribué à faire redécouvrir l'œuvre de Devaivre, notamment à travers ses deux films majeurs, «La dame d'onze heures» (1947) et «La ferme des sept péchés» (1948).

Né en 1912 et toujours vivant, Jean Devaivre débute en tant que décorateur avant de devenir l'assistant de Pierre Colombier, Pierre Billon ou Maurice Tourneur. Durant l'Occupation, il accepte de travailler pour la Continental – firme de production contrôlée par les Allemands –, même s'il est un résistant actif. Ce n'est qu'après la Libération que Devaivre se tourne vers la réalisation et signera, jusqu'en 1956, dix longs métrages, dont certains titres évoquent l'aspect éminemment populaire de son cinéma («Vendetta en Camargue», 1949; «Ma femme, ma vache et moi», 1951; «L'inspecteur aime la bagarre», 1956). Une brève carrière dominée par des œuvres de commande comme «Le roi des resquilleurs» (1945), remake d'une comédie de Colombier, ou «Un caprice de Caroline chérie» (1952) et «Le fils de Caroline chérie» (1954), épisodes d'une série de films centrés sur une jeune femme durant la Révolution française.

Deux œuvres infiniment plus personnelles méritent toutefois davantage d'attention: «La dame d'onze heures» (1947), parodie de films policiers, et «La ferme des sept péchés» (1948), film-enquête investiguant de manière captivante l'assassinat, en 1825, de Paul-Louis Courier, un ennemi de la Restauration. Utilisant à chaque fois une narration audacieuse basée sur le flash-back, Devaivre fait preuve d'une inventivité formelle quasi-expérimentale, travaillant un montage éclaté très moderne pour une époque alors habituée à l'académisme. Ces deux curiosités suffisent à elles seules à considérer le travail de cet artisan modeste mais sincère. ■

Dur, dur d'être un génie

«Un homme d'exception» de Ron Howard

Distribution impeccable, scénario fédérateur, ce film est promis à un succès sans surprise. Si le cinéaste reste une valeur sûre à Hollywood, Ron Howard ne signe malheureusement pas un film d'exception.

Par Claude Lacombe

Réalisation hollywoodienne dans les règles de l'art, «Un homme d'exception» n'échappe pas aux défauts inhérents à ce type de production: mise en scène aussi appliquée qu'insipide, rôle féminin de faire-valoir, numéro d'acteur ostentatoire, accompagnement musical redondant (à la baguette de James «Titanic» Horner), etc. Et pourtant, il faut reconnaître qu'en adaptant la biographie de John Forbes Nash Jr., un mathématicien brillant et tourmenté, Ron Howard s'en tire plutôt bien.

Fidèle au genre hagiographique qui a fait le succès de «Shine», le film décrit les affres du génie pour nous entraîner dans l'univers mental d'un schizo-

phrène. La narration épousera donc le point de vue exclusif de son personnage, présent dans chaque plan sous les traits de Russell Crowe. L'occasion pour l'acteur australien de se livrer à une prestation à la «Rain Man» taillée pour les Oscars et déjà récompensée par un Golden Globe! On est donc surpris de le voir traire avec peine la complexité de cet esprit perturbé...

Ce léger bémol n'enlève toutefois rien à l'intérêt de cette approche introspective, servie par une réalisation étonnamment sobre d'un Ron Howard qui a manifestement retenu à plus d'un titre la leçon de «Sixième sens» («The Sixth Sense»). On pourra en revanche lui reprocher d'y avoir sacrifié des éléments importants de l'intrigue, en s'attardant à peine sur le climat paranoïaque de la Guerre froide qui attise la psychose de Nash, et la séance d'électrochocs dont il fut victime, en cobaye des méthodes psychiatriques des sixties. Mais après tout, et malgré ses qualités, Ron Howard n'est pas Milos Forman («Vol au-dessus d'un nid de coucou / One Flew Over the Cuckoo's Nest»). ■

Titre original «A Beautiful Mind». **Réalisation** Ron Howard. **Scénario** Akiva Goldsman, d'après la biographie de Sylvia Nasar. **Image** Roger Deakins. **Musique** James Horner. **Son** Allan Byer. **Montage** Daniel P. Hanley, Mike Hill. **Décor** Wynn Thomas. **Interprétation** Russell Crowe, Ed Harris, Jennifer Connelly, Christopher Plummer... **Production** Dreamworks Pictures, Universal Pictures, Imagine Entertainment; Brian Grazer, Ron Howard. **Distribution** UIP (2001, USA). **Site** www.abeautifulmind.com. **Durée** 2 h 16. **En salles** 20 février.

Russell Crowe dans la peau d'un génie tourmenté



Un enfer pavé de bonnes intentions

«From Hell»
d'Allen & Albert Hughes

Adaptation de la bande dessinée éponyme de Campbell et Moore, le nouveau film des frères Hughes préfigure les délices du thriller aux expérimentations minutieuses des deux bédésistes britanniques.

Par Olivier Müller

Jack l'Eventreur, 114 ans après sa disparition supposée, reste sans doute le plus illustre des tueurs en série. Inspirateur à lui seul d'un genre cinématographique (le gore), Jack the Ripper aurait sans doute mérité une place de choix au panthéon des grands assassins du cinéma. Au lieu de cela, il devra se contenter de séries Z et de quelques films honorables.

ce «From Hell» serait frappé au coin d'une certaine modernité. Sans doute effrayés par la perspective de devoir, à l'image du livre, révéler l'identité du héros dès les premiers instants, ils ont opté pour une trame de thriller plus orthodoxe. Les suspects défilent donc en rang bien ordonné sous les yeux de l'inspecteur Abberline (Johnny Depp) qui noie dans l'absinthe et le laudanum le chagrin causé par la mort de son épouse, tout en trouvant dans ses visions d'opium les indices qui le mèneront au tueur.

Mais si le film apparaît finalement bien ordinaire, c'est moins dû à de légers aménagements qu'au décalage entre les différents types de séquences utilisés. Comme beaucoup de films actuels, «From Hell» semble tout miser sur de nombreux plans d'exposition très composés et plutôt réussis (essentiellement des plans de décor, reconstituant le Londres de 1888), en alternance avec des gros plans sur les acteurs, délaissant ainsi sans cesse son parti pris d'élégance graphique. Et achève de décevoir en recourant, pour représenter les visions d'Abberline, à des montages de flashes psychédéliques déjà vus et revus. ■

Anarchy in the UK

Auteur de la bande dessinée dont est tiré le film des frères Hughes, l'Anglais Alan Moore a révolutionné son art il y a près de vingt ans. Portrait.

Par Rafael Wolf

Regard ténébreux. Crinière de fauve. Barbe de vieux sage. Alan Moore ressemble au choix à un hippie mal remis d'un méchant trip au LSD, à un gourou charismatique ou à l'ermite de *Ainsi parlait Zarathoustra*. Réunissant l'aspect libertaire du premier, le côté prophétique du second et le goût de la philosophie du dernier, ce scénariste de *comics*¹ autodidacte, né et vivant toujours à Northampton, en Angleterre, a tout simplement révolutionné le genre. Avec Frank Miller – auteur et illustrateur américain² –, il a tiré vers l'âge adulte un art associé à l'enfance et à l'adolescence grâce à une relecture profonde et politique des mythes fondateurs du *comics*: les super-héros.

L'Histoire au scalpel

Alan Moore commence sa carrière au début des années 80 dans un hebdomadaire spécialisé avant d'imprimer une psychologie complexe à la créature de *Swamp Thing*, tout en travaillant pour des séries populaires comme *Superman*, *Miracleman* ou *Vigilante*. Mais c'est en 1986 qu'il bouleverse le petit monde de la bande dessinée anglo-saxonne avec *Les gardiens* (*Watchmen*), réflexion intense sur les super-héros d'une Amérique fictive. Sombre et tourmentée, cette vision d'un futur apocalyptique se prolongera dans le très personnel *V for Vendetta*, où Moore dévoile ses tendances anarchistes et fustige une Angleterre fasciste post-thatchérienne.

En 1988, le scénariste s'empare de Batman dans *The Killing Joke* et le transforme en schizophrène intimement lié à son ennemi juré, le Joker. Une relecture dont se souviendra Tim Burton pour son adaptation cinématographique. Trois ans plus tard, Alan Moore s'intéresse à Jack l'Eventreur dans *From Hell*, une plongée cauchemardesque dans l'Angleterre victorienne. A propos de cette bande dessinée, il déclara : «En ce qui me concerne, je cherche à percer et à examiner le cadavre encore tiède de l'Histoire.» Ayant troqué sa plume pour le scalpel, Alan Moore n'a pas fini de mettre à nu les entrailles de notre époque. ■

1. Bande dessinée anglo-saxonne.

2. Auteur, entre autres, de *The Dark Knight Returns*, *Sin City*, *The Elektra Saga*.



L'inspecteur Abberline (Johnny Depp). En médaillon: Alan Moore, grand nom de la bande dessinée anglo-saxonne

Avec «From Hell», les frères Hughes cultivaient peut-être l'ambition secrète d'y remédier. L'occasion, d'ailleurs, était belle. Les qualités de mise en scène de leur première réalisation («Menace II Society») et l'extraordinaire originalité du récit d'Alan Moore permettaient en effet d'espérer que

Réalisation Allen et Robert Hughes. **Scénario** Terry Hayes. **Image** Peter Deming. **Musique** Trevor Jones. **Son** Franklin D. Stettner. **Montage** Dan Lebental, George Bowers. **Décor** Martin Childs. **Interprétation** Johnny Depp, Heather Graham, Ian Holm... **Production** Twentieth Century Fox; Don Murphy, Jane Hamsher. **Distribution** Twentieth Century Fox (2002, USA). **Site** www.fromhellmovie.com. **Durée** 2 h 03. **En salles** 30 janvier.

De Belgrade à New York

«Yugodivas» d'Andrea Staka

Pour évoquer la guerre qui déchira son pays d'origine, l'ex-Yougoslavie, la jeune et talentueuse réalisatrice Andrea Staka est allée à New York pour ausculter quelques compatriotes exilées, des artistes comme elle blessées dans leur chair.

Par Pierre-André Fink

Elles s'appellent Danijela, Mirjana, Milica, Sandra et Vesna. Elles sont musiciennes, actrice et peintre. Outre leur passion commune pour l'art, elles partagent une même origine, une même histoire: toutes les cinq ont vu le jour en ex-Yougoslavie, y ont vécu plusieurs années, puis se sont expatriées avant ou peu après le début de la guerre. De New York, terre d'accueil de leur exil, elles ont alors

Si le film s'ouvre sur des images d'actualité de l'époque aussi froides et impersonnelles que maintes fois vues, c'est à l'évidence pour mieux souligner le contraste avec la profondeur et la singularité de celles qui vont suivre. L'intérêt premier de cette démarche réside assurément dans le choix d'un angle nouveau et inattendu – donner la parole à des artistes exilées, à des femmes déracinées – pour aborder un sujet aussi médiatisé que l'a été le conflit yougoslave. Comme la jeune cinéaste née en Suisse, toutes cinq ont suivi les événements de l'étranger, mais non avec l'indifférente distance d'étrangères.

La Guerre froide

Ces femmes racontent leur vie en ex-Yougoslavie avant que celle-ci ne s'entre-déchire, se souviennent du bien-être, du confort, de la chaleur, de la liberté. La guerre, évidemment, a tout cassé. Aussi nous font-elles partager leurs sentiments profonds d'incompréhension, de tristesse, de doute, mais également de culpabilité envers ceux qui sont restés au pays. Et quand les mots se tarissent, leur art respectif prend le relais pour exprimer leurs blessures profondes.

refuge d'une histoire et d'une mémoire qui nourrissent leur inspiration, et le reflet de leurs espoirs et rêves nouveaux.

Avec une caméra parfois ostensiblement présente, mais le plus souvent très discrète, la réalisatrice parvient à créer un climat d'intimité et de confiance avec ces artistes qui partagent avec elle une histoire commune. Les nombreux plans rapprochés suggèrent cette proximité, tandis que le soin apporté à la lumière et aux couleurs – dominées par le bleu et le gris – viennent accentuer la sensation de nostalgie. Aussi, la sensibilité délicate de la mise en scène réussit sans peine à souligner l'impression de regrets qui émane des témoignages de cette génération d'avant-guerre marquée par la perte irrémédiable de leurs repères originels.

De New York, terre d'accueil de leur exil, elles ont alors vu, impuissantes, leur pays basculer dans l'effroi, le chaos, la mort

Si le propos du film peut paraître parfois très personnel et destiné à un public plus directement concerné, il n'en apporte pas moins un regard neuf sur le drame et les ravages qu'a endurés l'ex-Yougoslavie, mais aussi et surtout une réflexion bénéfique sur des concepts aussi universels que l'art, la culture, l'identité, l'exil... Après «Hotel Belgrad», son court métrage remarqué de 1998, la jeune cinéaste native de Zurich continue donc à puiser son inspiration aux sources de ses origines. Sans doute, partage-t-elle les mêmes sentiments qu'exprime Vesna dans le film, quand elle confie qu'on ne prend véritablement conscience de l'importance de son passé et de ses racines, qu'après les avoir perdus.

Réalisation, scénario Andrea Staka. **Image** Igor Martinovic. **Musique** D'Divaz. **Son** Juliano M. Cacia. **Montage** Sabine Krayenbühl. **Interprétation** Mirjana Jokovic, Vesna Golubovic, Danijela Popovic, Sandra Vojcic, Milica Paranosic. **Production** Dschoit Ventschr Filmproduktion; Samir. **Distribution** Xenix Film (2002, Suisse). **Durée** 1 h 00. **En salles** 20 février.



«Yugodivas» d'Andrea Staka, documentaire servi par la musique du groupe D'Divaz

vu, impuissantes, leur pays basculer dans l'effroi, le chaos, la mort. Loin physiquement de ces bouleversements et pourtant si proches sensiblement, elles sont réunies par Andrea Staka pour évoquer cette guerre qui marquera longtemps encore l'histoire de leur patrie.

Magnifiquement mis en valeur par Andrea Staka – qui n'hésite pas à leur consacrer des larges plages du film – les moments intenses de création de ses héroïnes-complices en disent tout autant et même plus que leurs témoignages parlés. La comédie, la peinture, la musique sont tout à la fois le

Films XENIX FILM

10 billets offerts pour le film

«Yugodivas»

En salles dès le 20 février

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site
www.revue-films.ch

ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)

Un été suédois raté

«Gripsholm» de Xavier Koller

L'oscar lui aurait-il été fatal? Depuis «Voyage vers l'espoir» («Reise der Hoffnung»), Xavier Koller n'est plus trop inspiré. «Gripsholm» confirme son déclin... Malgré Tucholsky!

Par Vincent Adatte

En activité depuis 1969, Xavier Koller demeure toujours le seul cinéaste suisse à avoir remporté un oscar avec «Voyage vers l'espoir» (1990). Résidant depuis 1991 à Los Angeles, Koller a renoué avec la vieille Europe pour tourner son onzième film de fiction. Coproduit par la Suisse, l'Allemagne et l'Au-

triche, «Gripsholm» évoque la figure emblématique du journaliste poète et romancier allemand Kurt Tucholsky. Né de parents juifs, celui-ci publia sous divers pseudonymes, à la fin des années 20, de violents pamphlets dénonçant la montée du nationalisme et du militarisme. A l'avènement du régime nazi, il fut déchu de sa nationalité et ses livres furent brûlés. Réfugié en Suède, Tucholsky s'y suicida le 19 décembre 1935, sans doute en proie à un terrible sentiment d'impuissance... Sentiment d'impuissance qui aurait dû constituer l'élément essentiel du film du Koller!

Adaptant avec le scénariste Stefan Kolditz le roman de Tucholsky intitulé «Schloss Gripsholm» («Un été suédois», publié en 1931), le cinéaste fait commencer son film à Berlin, en 1932, à un moment clef de l'existence de l'écrivain libertaire: Tucholsky vient en effet d'écrire un article où il proclame que «les soldats sont des assassins!» Très inquiet,

son éditeur lui suggère aussitôt de se mettre au vert pour écrire plutôt «une histoire d'amour!» Obtempérant, Tucholsky part passer l'été en Suède, au château de Gripsholm, accompagné de la femme qu'il aime et d'une chanteuse, une vedette du cabaret berlinois... Après un début assez réussi, Koller peine à restituer la fausse insouciance qui nimbe ce séjour obligé... Manque aussi complètement la dimension érotique, teintée d'humour, si caractéristique de cet écrivain confraternel, peu ou pas connu du public francophone. ■

Réalisation Xavier Koller. **Scénario** Stefan Kolditz, d'après Kurt Tucholsky. **Image** Pio Corradi. **Musique** David Klein, Kol Simcha. **Son** Heinz Ebner. **Montage** Patricia Rommel. **Décor** Peter Manhardt. **Interprétation** Ulrich Noethen, Heike Makatsch, Jasmin Tabatabai, Marcus Thomas... **Production** Catpics AG, Thomas Wilkening Filmgesellschaft, Thomas Wilkening. **Distribution** Columbus Films (2000, Suisse / Allemagne / Autriche). **Site** www.columbusfilm.ch. **Durée** 1 h 40. **En salles** 23 février.

Victime du nazisme, Kurt Tucholsky part pour la Suède en bonne compagnie



La vie est une grande loterie

«Dôlè» d'Imunga Ivanga

Instantané très nature d'une Afrique irrémédiablement urbaine, «Dôlè» piste entre ciment nu et tôles ondulées les rêves d'une génération déjà perdue.

Par Vincent Adatte

L'Afrique a mal à son cinéma, répète-t-on. Les films restent à l'état de rêve dans la tête des jeunes cinéastes privés de ressources. Quant aux vétérans, mieux vaut ne pas trop y penser! Mambéty Diop n'est plus là pour conjurer le mauvais sort économique. Cissé court après des superproductions chimériques. Ouedraogo veut se

faire naturaliser européen! Plutôt que de sombrer à son tour dans la sinistrose, le jeune réalisateur gabonais Imunga Ivanga a remué ciel et terre pour concrétiser son désir de cinéma frondeur. Pour presque rien, il a tourné chez lui, dans les rues de Libreville, un premier film plutôt réussi, en dirigeant de très jeunes acteurs non professionnels (des lycéens) dont l'abattage est émouvant: manifestement, ils tiennent là le rôle de leur vie (aux sens propre et figuré de l'expression)!

Soit dit en passant, seuls deux longs métrages (dont justement «Dôlè») ont été menés à terme au Gabon durant la dernière décennie. Voilà qui indique bien la valeur de l'exploit accompli par Ivanga!

Une nouvelle forme de loterie (le «dôlè») est en train de faire tourner toutes les têtes à Libreville. Pourquoi perdre son temps à gratter une litanie de billets «perdants», alors que

le kiosque qui les vend est là qui vous tend son tiroir-caisse... Ce raisonnement à la logique imparable est le fait de quatre ados candides qui projettent de la sorte le casse «gagnant» à tous les coups. A la dérive dans le grand nulle part de la capitale gabonaise, Mougler et ses potes n'ont rien trouvé de mieux pour tenter de concrétiser leurs rêves inaccessibles, faits de rap, fric, fringues et célébrité! Représentatif de l'évolution récente d'un cinéma africain qui a dû quitter la campagne pour la ville, «Dôlè» traduit cette nouvelle donne sociale et démographique avec une belle énergie... ■

Réalisation, scénario Imunga Ivanga. **Image** Dominique Fausset. **Musique** Emile Mepango, François N'Gwa. **Son** Antonine Deflandre. **Montage** Patricia Ardouin. **Décor** Didier M'Boutsoux. **Interprétation** David Nguema Nkoghe, Emile Mepango, Roland Nkeyi... **Production** Ce.Na.Ci., Direct et Différé; Charles Mensah, Jean-Jacques Hubert. **Distribution** Trigon-Film (2000, Gabon / France). **Durée** 1 h 32. **En salles** 6 février.